



emploi

Techniscéniste: le couteau suisse du spectacle

Le CFC de techniscéniste requiert de multiples compétences et l'esprit d'équipe. Rencontre avec un duo d'apprentis romands.

Anne Jabaud

Office pour l'orientation, la formation professionnelle et continue (OFPC) Genève

Lorsqu'ils se lancent tous deux dans l'apprentissage de techniscéniste, les Genevois Charlotte-Prune Rychner, âgée de 24 ans, et Luis Henkes, 23 ans, ont en commun un attrait pour le domaine artistique, des proches dans le milieu du spectacle, quelques stages dans des théâtres et une envie: rejoindre l'envers du décor. Son, lumière, vidéo, installation du matériel, construction de décors, machinerie... le champ d'action est vaste pour mettre la technique au service d'un spectacle.

Si Charlotte-Prune Rychner et Luis Henkes, en dernière année de formation, ont chacun leur domaine de prédilection, c'est avant tout l'aspect polyvalent de la profession qui les a séduits. «On a une vision d'ensemble sur les moyens techniques et on acquiert l'art de la débrouille. On est un

peu les couteaux suisses du spectacle!»

Faire face aux imprévus

Ces quatre années d'apprentissage ont été riches en rebondissements pour le binôme. «Le Théâtre de Carouge (GE) était en plein déménagement à cette période. Mais c'était une chance d'avoir vécu l'expérience de l'intérieur, racontent les apprentis. On a découvert deux manières très différentes de travailler, en fonction des lieux, de leurs amé-

«On a une vision d'ensemble sur les moyens techniques et on acquiert l'art de la débrouille.»

Charlotte-Prune Rychner et Luis Henkes,

Apprentis CFC techniscéniste en dernière année de formation.

nagements et des contraintes spécifiques. On a aussi expérimenté le travail en extérieur lors de tournées en camion-théâtre, en collaboration avec des équipes vaudaises.»

S'adapter, trouver des solutions et faire face aux imprévus, tel est le quotidien de tout techniscéniste.

Même en temps de crise

La crise sanitaire, qui a débuté au milieu de la première année de leur formation, a apporté son lot

d'incertitudes. Les apprentis se souviennent que plusieurs de leurs camarades ont eu peur de perdre leur place. Un module de six mois de cours pratiques est alors proposé au sein d'un centre de formation éphémère, avec des ateliers très concrets, des professionnels à disposition et du matériel spécifique.

«C'était l'occasion de découvrir une nouvelle facette du métier et de rencontrer les autres apprentis. C'est important car ce sont nos futurs collègues», relève Charlotte-Prune Rychner.

Des envies d'émancipation

S'ils soulignent la qualité de l'accompagnement à Carouge, les futurs diplômés se réjouissent de découvrir bientôt de nouveaux horizons. «On est vraiment bien ici, c'est un peu notre deuxième maison et on sait qu'on sera toujours les bienvenus», affirme Luis Henkes. Il souhaite toutefois peaufiner son expérience auprès de diverses compagnies, puis envisage une poursuite d'études à l'étranger pour se spécialiser en création lumière.

Les domaines de la construction de décors et de la machinerie théâtrale intéressent quant à eux Charlotte-Prune Rychner, qui a déjà reçu quelques propositions d'engagements pour la saison prochaine.

Un Zoom Métiers consacré aux métiers du théâtre aura lieu le mercredi 10 mai au Théâtre de Carouge (GE), de 14 h à 16 h. Infos www.citedesmetiers.ch, sous la rubrique «Événements».



Luis Henkes, 23 ans (à gauche), et Charlotte-Prune Rychner, 24 ans, en plein montage de l'éclairage en vue d'un concert dans la petite salle du Théâtre de Carouge. IRIS MIZRAHI/OFPC-SISP

«La formation m'a fait découvrir les différents métiers du spectacle»

● Carole Martin, 31 ans, a fait partie de la 2^e volée de techniscénistes de 2012 à 2016 après un passage par le gymnase. Formée au Théâtre de Beausobre à Morges (VD), elle se souvient: «Comme c'est un lieu avec une programmation très variée, j'y ai vraiment découvert beaucoup d'aspects du métier.» Une fois son CFC en poche, elle n'a eu aucune difficulté à trouver du travail. Quelques CV envoyés aux différents théâtres de la région ont suffi à décrocher ses premiers contrats d'auxiliaire sur appel, qu'elle complète aujourd'hui par des tournées comme indépendante pour des compagnies et une place fixe à 30% dans une boîte de produc-



Carole Martin, techniscéniste: «C'est très important d'avoir une formation de base dans tous les domaines». DR

tion. «J'aime varier les types de contrats et les dynamiques de travail. La formation de techniscéniste m'a fait découvrir les différents métiers du spectacle. C'est très important d'avoir une formation de base dans tous les domaines.» De plus en plus de jeunes femmes sont séduites par les métiers de la technique et Carole Martin en est ravie. «Au début de ma première année, nous n'étions que trois filles dans une classe de vingt. Mais heureusement, les conditions et les mentalités évoluent. Même si ces métiers restent physiques, la technologie est à la pointe et le matériel moins lourd qu'autrefois». AJA

Arrivées tardives, gare au licenciement immédiat!

L'œil du pro

Marianne Favre Moreillon
Directrice
Droit Actif



Panne d'oreiller, perturbation du trafic ferroviaire, embouteillage, autant d'événements qui conduisent à une arrivée tardive. Lorsqu'elles se répètent, l'organisation de l'entreprise s'en trouve perturbée.

L'employeur a le pouvoir de donner des directives à ses collaborateurs, notamment en matière d'horaires de travail. L'employé doit s'y conformer, en vertu de son devoir de diligence et fidélité.

Lorsque l'employé arrive en retard, il doit en assumer totalement les conséquences. Il est tenu de

rattraper le temps perdu. À défaut, il s'agira d'une absence injustifiée pour laquelle il n'aura pas le droit à son salaire.

S'il arrive en retard, il s'expose, suivant les circonstances, à un avertissement, à un licenciement ordinaire, voire à un licenciement immédiat. Si le collaborateur travaille en équipe ou est chargé de l'ouverture d'un magasin, les conséquences d'un tel retard peuvent être graves.

Les arrivées tardives ne constituent toutefois pas, en principe, une faute suffisamment grave pour justifier un licenciement immédiat sans avertissement préalable. L'employé doit avoir été formellement averti que ses retards ne seront plus tolérés, avec la menace claire d'un licenciement immédiat en cas de récurrence. Pour justifier un tel licenciement, les retards doivent être significatifs par

rapport à l'horaire fixé et avoir perturbé la marche des affaires.

La jurisprudence en la matière est nombreuse et variée. Faute d'avertissement préalable, le licenciement immédiat d'un employé qui a eu, à deux reprises et par sa faute, plusieurs heures de retard, a été considéré comme injustifié par le Tribunal fédéral (TF).

Un employé qui travaillait dans l'horlogerie ne parvenait pas à s'adapter aux changements d'horaires et arrivait régulièrement en retard. Ces retards montaient parfois jusqu'à 45 minutes. Cette situation créait des tensions au sein de l'entreprise. Le TF a considéré que son licenciement immédiat était injustifié, malgré deux avertissements préalables, car la qualité de son travail donnait entière satisfaction. L'employeur pouvait raisonnablement le garder à son

service pendant le délai de congé de deux mois.

Un employé chargé de l'ouverture d'un restaurant arrivait en retard de manière répétée. Ses retards poussaient les clients à se rendre dans des restaurants concurrents. L'employeur était en droit, après plusieurs avertissements, de le licencier avec effet immédiat en raison des conséquences de son comportement sur la marche des affaires.

À la suite de plusieurs arrivées tardives et du refus de l'employé d'obéir aux injonctions de son supérieur, l'employeur lui a adressé un avertissement. Il a, par la suite, découvert que cet employé partait régulièrement plus tôt de son travail, sans droit. Dans ce contexte, le TF a considéré son licenciement immédiat comme justifié.

www.droitactif.ch

Salaires

18

C'est, en pour-cent, la différence de salaire entre hommes et femmes en Suisse, indique l'Office fédéral de la statistique (OFS) dans une étude récente basée sur l'enquête suisse sur la structure des salaires (ESS) 2020. Mesuré en valeur moyenne, le salaire brut standardisé sur un plein temps des hommes atteint ainsi dans l'économie totale du pays 8317 francs par mois. Les femmes gagnent en moyenne 6817 francs. Dans le secteur privé, l'écart salarial, mesuré en valeurs moyennes, est plus prononcé (19,5%) que dans le secteur public (15,1%). FBR avec ATS

Langues

Allemand et anglais recherchés sur le marché du travail

La grande majorité des offres d'emploi publiées en Suisse mentionnent des connaissances en allemand (87%), suivies du français (23%) et de l'italien (4%). Environ 1% des offres d'emploi mentionnent des connaissances en suisse-allemand, contre moins de 1% pour les connaissances en romanche. C'est ce qui ressort du Moniteur du marché de l'emploi de l'Université de Zurich, réalisé pour le compte d'Adecco, spécialiste international du recrutement de personnel. L'anglais est la deuxième langue la plus souvent mentionnée (32%) après l'allemand. Les connaissances dans la langue de Shakespeare sont surtout importantes dans les grandes régions économiques, comme à Zurich ou dans le sud-ouest de la Suisse (42%). FBR



Des élèves de première et deuxième année du CFC de techniscéniste devant La Manufacture, Haute Ecole des arts de la scène de Suisse romande, à Lausanne. DR

Techniscéniste? La théorie s'apprend à La Manufacture, Haute Ecole des arts de la scène de Suisse romande, qui fête ses 20 ans. Côté pratique, les apprenti-es sont à bonne école au Théâtre de Carouge

MÉTIER DU VERTIGE

PROPOS RECUEILLIS PAR
CÉCILE DALLA TORRE

Formation ▶ Pendant longtemps, on se formait «sur le tas» aux métiers des coulisses de la scène et de l'événementiel. Toute une génération de professionnel-les, qu'on retrouve aujourd'hui à la direction des équipes techniques des théâtres, a appris grâce à la transmission de compétences. Or depuis que la Manufacture, Haute Ecole des arts de la scène de Suisse romande, a ouvert ses portes en 2003, les arts et la technique du spectacle se professionnalisent. Ils se féminisent aussi (un peu), même si les jeunes femmes sont minoritaires dans les effectifs du CFC de techniscéniste créé en 2011 en partenariat avec la faïtière Artos.

Sur le terrain, le Théâtre de Carouge (lire page suivante) compte par exemple une femme assistante à la direction tech-

nique, en charge des questions de sécurité – la sécurité figure entre autres parmi les branches d'enseignement du CFC de techniscéniste. Ce néologisme a été créé à l'époque, en même temps que la formation, pointant sa polyvalence.

De la scène à la gestion

Les cours théoriques en sonorisation, éclairage, scène et vidéo, ou encore en gestion, en anglais, en effets spéciaux et en production, entre autres, sont dispensés à La Manufacture. Sur le plan artistique, l'école propose un Bachelor Théâtre, un Master de mise en scène/scénographie et un Bachelor en danse contemporaine. Elle attire des élèves de tous les cantons romands et quelques étudiants de l'étranger. La recherche et la formation continue ont aussi leur département.

L'établissement vient de fêter ses 20 ans, une série d'événements étant prévus tout

au long de l'année 2024 pour marquer cet anniversaire. L'occasion de revenir sur une profession qui implique de nombreuses compétences, outre un bon sens pratique – mieux vaut ne pas avoir le vertige pour devenir technicien-ne du spectacle.

«Notre but, c'est que le public nous oublie», avoue Julien Barbone, responsable du CFC de techniscéniste depuis juin 2023, ayant lui-même suivi la formation après plus de dix ans de pratique. L'éclairagiste et musicien défend un métier de passion, qui recoupe tant l'événementiel que la création scénique.

Nous l'avons rencontré sur le site de La Manufacture, stratégiquement située à Lausanne, à deux pas de la gare de Prilly-Malley. L'ancienne usine de taille de pierres précieuses est devenue un véritable pôle romand des arts et métiers de la scène.

Comment avez-vous débuté dans le métier?

Julien Barbone: Je baigne dans le milieu depuis tout petit et suis aussi musicien. Mon père programmat des concerts en Valais. J'ai commencé par donner des coups de mains pour le montage et le démontage des spectacles au Théâtre du Martolet, à Saint-Maurice. Le Théâtre du Crochetan, à Monthey, cherchait un technicien et m'a engagé. Je me suis spécialisé dans la lumière et donne maintenant des cours dans ce domaine et en gestion à La Manufacture. J'honore aussi quelques mandats en parallèle et je continue la musique.

Les technicien-nes du spectacle ont souffert durant le Covid, privés de travail et de gain financier. Certain-es ont quitté le métier, d'autres se sont accroché-es...

La reprise a été violente. Il a été difficile de trouver des techni-

cien-nes et du matériel au moment où l'offre culturelle redémarrait.

La Manufacture forme de nouveaux technicien-nes qui vont arriver dans le métier au bout de quatre ans. Comment cela se passe-t-il?

Quinze personnes environ sortent diplômées à chaque volée. Un bon indicateur est qu'ils et elles trouvent tous et toutes du travail.

Vous enseignez l'éclairage. Comment la création lumière se déroule-t-elle?

Chaque domaine, musique, danse, théâtre, opéra, comédie musicale, possède sa propre approche. En théâtre, on cherche à créer une lumière naturelle, qui se fasse oublier au profit du contenu. La conduite lumière se crée essentiellement durant les répétitions, puis est restituée durant le spectacle. Pour les accueils de spectacles, on se contente de suivre le plan lumière établi et on se met au service de la troupe accueillie. Dans les musiques actuelles, à l'inverse, les faisceaux de couleur servent de décoration et il y a davantage de place pour l'improvisation durant le concert.

Comment le cursus s'organise-t-il, entre théorie et pratique?

Les deux premières années, deux jours de cours sont dispensés à l'école. Puis en troisième et quatrième année, les cours théoriques sont ramenés à un jour. Pour suivre le cursus, les jeunes doivent trouver une entreprise pour les accueillir. Artos gère les liens avec ces dernières. Comme pour toute filière d'apprentissage, un contrat est établi pour quatre ans. Nous encourageons pour notre part les élèves à faire des stages en complément.

Les femmes, peu nombreuses dans la technique, sont-elles sous-représentées dans la formation?

Le nombre d'apprenties a augmenté progressivement les premières années. En juin 2022, elles représentaient 40% de l'ensemble de la filière, soit les quatre années. Dans la volée 2023, qui sortira en 2027, elles sont en revanche un peu moins nombreuses. Mais globalement, la situation s'améliore. I

Infos: www.manufacture.ch

(lire aussi en page suivante)

«A Carouge, tout le monde est polyvalent»

Scène ▶ Le Théâtre de Carouge crée des spectacles de A à Z. Les apprenti-es techniciens y sont à bonne école. Visite.

Poignée de main ferme, Simon George, directeur technique du Théâtre de Carouge, nous attend dans le hall et nous sert un café au bar. L'espace, doté d'un restaurant, comprend de larges baies vitrées et un plafond tout en courbes. Rasée de fond en comble, l'institution carougeoise s'est refaite une beauté, en briques, sous la direction artistique de Jean Liernier, et c'est une vraie réussite.

Le Théâtre de Carouge accueille ces jours la metteuse en scène Catherine Schaub, avec *L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier, programmé dans la petite salle. «La pièce a été créée au Théâtre de Poche, à Paris. L'équipe artistique propose quelque chose de différent, adapté à un plateau plus conséquent ici», précise Simon George.

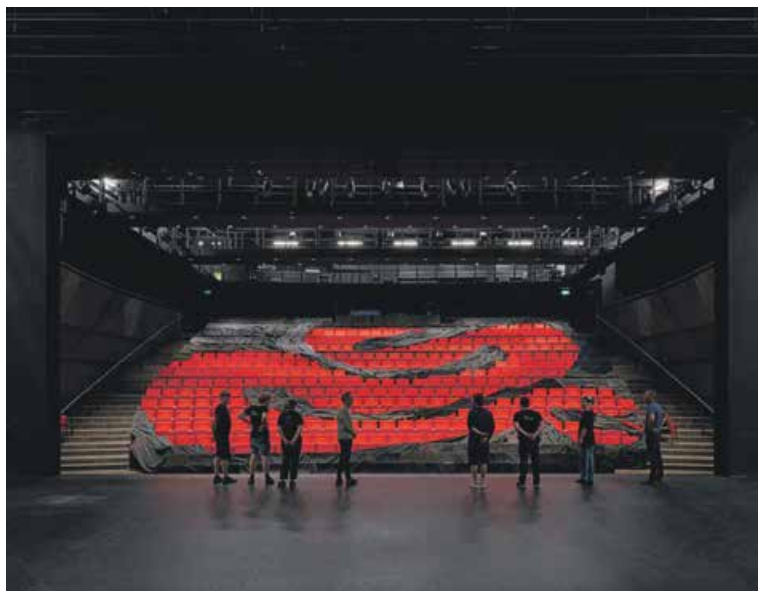
Dans la grande salle de 468 sièges, le spectacle de Christian Denisart, *Charlie*, inspiré d'un roman de science-fiction sur l'acceptation de la différence, est un autre accueil, jusqu'au 17 décembre. Adrien Grandjean, nouvel apprenti technicien depuis août, suit cela de très près. Mais dans ce théâtre de création, il s'intéresse d'encore plus près aux nouvelles productions maison qui jalonnent la saison théâtrale. Simon George a défini son planning.

Adrien Grandjean aborde en ce moment la construction du décor de la création *Fréhel*, c'est moi, prévue pour fin février. La scénographie de cette mise en scène de Gian Manuel Rau a été pensée bien en amont pour la petite salle de 135 places.

Adrien Grandjean passe donc du temps dans l'atelier de construction de décors du théâtre auprès du régisseur-constructeur, Grégoire de Saint Sauveur – les peintres prendront ensuite le relais. L'occasion de réfléchir à la manière de fabriquer un décor à partir d'une maquette et de se familiariser avec des techniques comme le soudage ou la menuiserie. «Le constructeur est également régisseur plateau, confie Simon George. Tout le monde est polyvalent au Théâtre de Carouge».

Pour les répétitions de *Fréhel*, c'est moi, huit régisseurs seront sur le pont durant un mois, sans compter les créateurs son et lumières. «Il s'agit d'une production complète de Carouge», annonce le directeur technique, qui a planifié la présence d'Adrien Grandjean pendant toute la durée des répétitions, soit quatre semaines.

«Les différentes régies, plateau, lumière, son et vidéo, doivent être une



L'équipe technique du Théâtre de Carouge travaille dans un équipement refait à neuf. FEDERAL STUDIO

force de proposition afin d'offrir des solutions techniques permettant de réaliser les souhaits de la mise en scène. Ce qui nécessite d'être présent-e ensuite durant le spectacle pour 'restituer' les effets pensés durant la période de création.»

Au sein du Théâtre de Carouge, l'équipe technique fixe comprend seulement sept personnes, dont deux femmes, Céline Girardet, assistante de direction, et Cécile Vercaemer-Ingles, responsable des costumes. Simon George a donc souvent besoin d'engager des auxiliaires en renfort. «Pendant le premier mois de création, je double les équipes de régisseurs. Durant les représentations, les besoins sont moins importants. L'équipe de régisseurs fixes suffit généralement à assurer le bon déroulement du spectacle.»

Le vivier technique temporaire est-il suffisant ou faut-il former davantage de personnes pour faciliter l'offre culturelle en développement? Difficile à dire, car la situation varie grandement selon les périodes et le type de lieu culturel. «Je n'ai que la vision d'un théâtre de création où nous avons besoin de beaucoup de monde pour nos grosses pro-

ductions durant un laps de temps défini. Ensuite, les besoins décroissent, voire deviennent inexistantes.»

«La lumière, le plateau, le son et la vidéo sont les quatre principales spécialisations des technicien-nes et régisseur-euses de scène» Simon George

Adrien Grandjean avait effectué un stage de courte durée au Théâtre de Carouge il y a quelque temps. Il a passé ses deux premières années d'apprentissage dans un lieu d'accueil de concerts. Grâce au commissaire d'apprentissage mandaté par Artos dans le canton de Genève pour assurer le suivi avec les entreprises, Adrien Grandjean a pu quitter cette structure culturelle, où cela se passait plutôt mal, et rejoindre

Carouge pour ses troisième et quatrième années de formation d'apprenti technicien-iste.

En parallèle, Adrien Grandjean suit les cours théoriques du CFC de La Manufacture de Lausanne, qui aborde quatre aspects majeurs: la lumière, le plateau, le son et la vidéo. «Il s'agit des quatre principales spécialisations des technicien-nes et régisseur-euses de scène», rappelle Simon George.

Faut-il se spécialiser dans un domaine? Assurément, car on ne peut pas devenir spécialiste de tous les domaines, les régisseurs et régisseuses étant recrutés par spécialité, estime Simon George. Or la polyvalence possède aussi ses avantages. «Artos ne propose pas quatre spécialisations distinctes mais un cursus généraliste afin que les apprenti-es voient de tout. Dans la création de spectacles, il est important de savoir ce que font les autres. Les compétences ne peuvent être cloisonnées, un vrai travail de collaboration est en jeu. Démarrer par un apprentissage en ayant abordé ces quatre domaines au CFC crée une polyvalence intéressante.»

Alors qu'il était tout jeune, Simon

George a opté pour un apprentissage d'électronicien et occupé de multiples fonctions dans plusieurs structures avant de rejoindre l'équipe de Carouge comme régisseur plateau puis d'assister son directeur technique d'alors. «A l'époque, le CFC de technicien-iste n'existait pas, aucune formation dédiée n'était proposée dans ce domaine. Tout le monde venait d'horizons très différents.»

Comment la formation conjugue-t-elle aujourd'hui théorie et pratique? «Il existe souvent un décalage entre les deux, et c'est propre au domaine de la scène. Les apprenti-es arrivent en fin de formation avec un bagage spécifique à l'entreprise dans laquelle ils et elles ont été formés. Mais au final, lors des examens, tout le monde est jugé selon les mêmes critères.»

Le Théâtre de Carouge a-t-il vocation à former des apprenti-es? «Dans une petite équipe comme la nôtre, nous sommes parfois peu disponibles pour prendre quelqu'un en charge, souligne Simon George. L'élève doit y trouver son compte. La formation est un vrai job et cela nécessite des ressources.»

Mais l'expérience se développe et a été concluante. Deux apprenti-es ont décroché leur CFC en juin après quatre ans sur place, Charlotte-Prune Rychner et Luis Henkes ayant été formés en même temps. «Lorsque les régisseur-euses arrivent seulement l'après-midi, il est stimulant d'être à deux pour effectuer des travaux pratiques par exemple.»

«Concernant l'apprentissage d'Adrien Grandjean, nous devons identifier les connaissances acquises durant ces deux premières années hors de notre structure et créer une planification adéquate afin de pouvoir le préparer au mieux aux examens du CFC», commente le directeur technique.

Durant les quatre années d'apprentissage, en collaboration avec les autres entreprises formatrices, des échanges d'apprenti-es sont organisés ponctuellement afin de rétablir certains déséquilibres induits par les spécificités des domaines d'activités. «Un apprenti formé dans une structure événementielle ne connaît pas la machinerie de théâtre, et inversement, dans un théâtre, l'apprenti-e ne fera que très peu de concerts, de montage de scène ou de structure éphémère.»

Le Théâtre de Carouge reçoit de nombreuses demandes d'apprenti-es, mais les places sont rares, conclut Simon George. Trouver une possibilité d'apprentissage dans une entreprise formatrice, presque une gageure. **CDT**

Infos: www.theatredecarouge.ch

«J'étais fasciné par les changements de plateaux»

Apprentissage ▶ Dans l'événementiel comme dans le monde du spectacle, la scène fascine les jeunes. Témoignage d'un apprenti technicien-iste.

«Je jouais de la basse et organisais des soirées 'clandestines' avec des amis», raconte Adrien Grandjean. J'étais fasciné par les changements de plateaux en concert et j'ai trouvé une formation dans l'événementiel après avoir envoyé de nombreuses lettres de motivation à beaucoup de lieux différents.»

Après une mauvaise expérience durant ses deux premières années d'apprentissage, Adrien Grandjean, 24 ans, mesure sa chance de pouvoir désormais se former dans un «lieu exceptionnel» comme le Théâtre de Carouge, avec une équipe «à l'écoute, motivée et compétente». «L'ambiance de travail est géniale, c'est le jour et la nuit», témoigne-t-il.

Si le directeur technique du théâtre organise son emploi du temps afin qu'il puisse se frotter à tous les domaines, Adrien Grandjean estime que l'apprenti doit aussi s'intéresser de lui-même aux multiples facettes du métier. Grâce aux cours théoriques qui le familiarisent avec le jargon technique, il ne se sent pas trop perdu, avoue-t-il. Son maître de formation ou référent est le régisseur général du théâtre, Manu Rutka. Il est par ailleurs artificier, une spécialité rare, qui permet de déclencher des explosifs – sous clé – lorsqu'il faut faire tomber des murs pour les besoins du spectacle.

Adrien Grandjean va rattraper son retard en machinerie ou techniques de plateau et en vidéo, alors qu'il s'est jusqu'à présent occupé des lumières et du son dans l'événementiel. Ici à Carouge, la salle est équipée d'un système de perches automatisées ultra performant, qui remplace les perches

«contrebalancées» à l'ancienne, explique-t-il. «Cela permet de répartir la charge pour de lourds décors, après avoir fait des calculs.»

«Mon rêve serait de pouvoir partir en tournée et éclairer des concerts» Adrien Grandjean

Côté sonorisation, Adrien Grandjean a appris à câbler et cela fonctionne plutôt bien, dit-il. Mais sans avoir l'oreille, il ne se sent pas prêt à explorer ce volet. Ce qu'il préfère, ce sont les lumières. «Mon rêve serait de pouvoir partir en tournée et éclairer des concerts», glisse-t-il. Par rapport aux concerts, les lumières du théâtre sont beaucoup plus précises. «Ça doit

raconter quelque chose sur scène», en passant d'un blanc chaud à un blanc froid par exemple. «En concert, il y a davantage de place pour l'impro! On essaie de suivre la musique.»

Ses conditions de travail sont plutôt rudes. La culture n'est pas très gratifiante, avec un aspect financier difficile à gérer, même s'il a choisi un métier passion. En fonction de la grille salariale définie par Artos, il touche actuellement 1200 francs bruts par mois. Pas de quoi être autonome et vivre sans l'aide de ses parents. Certains de ses amis ayant beaucoup de mal à joindre les deux bouts faute de soutien familial.

La volée d'Adrien Grandjean ne compte que trois filles sur dix-sept élèves. Mais à ses yeux, ce déséquilibre ne reflète pas vraiment la réalité, ayant croisé pas mal de femmes dans le milieu professionnel. Adrien Grandjean a bon espoir qu'on parvienne vraiment à

l'égalité hommes-femmes. D'après ses expériences, les équipes mixtes ont toujours du bon. Or le but est que les femmes ne soient pas recrutées parce que ce sont des femmes, mais bien en raison de leurs compétences. C'est le cas de plusieurs de ses connaissances, dont Charlotte-Prune Rychner, qui vient de terminer son apprentissage au Théâtre de Carouge et qui a trouvé facilement du travail.

Le préjugé de la force physique nécessaire au job à la dent dure, alors qu'il existe toujours des solutions. «On fait autrement», nous avait une régisseuse son ayant trente ans de métier. «Si une charge est trop lourde à soulever, elle l'est aussi pour un homme. Mieux vaut appeler quelqu'un pour la porter à deux plutôt que de se casser le dos», conseille Adrien Grandjean. Le sexisme n'est-il plus tant un problème pour sa génération? «Le monde change.» **CDT**

UN CFC QUI GAGNE À ÊTRE CONNU

THOMAS JOSS

Ce jeune homme de 25 ans fait désormais partie du monde en constant mouvement

des techniscénistes. Un métier aux multiples facettes dédié à ceux qui aiment voyager dans tous les sens du terme. VALÉRIE SMITS

C'est finalement grâce à un parcours scolaire atypique que Thomas Joss découvre le métier de techniscéniste. Après sa maturité à Saint-Maurice, il prend une année sabbatique pour voyager et travailler sur des chantiers, avant d'entreprendre des études en histoire et sociologie à l'UNI de Fribourg. «Lors d'un cours sur la pénibilité au travail, qui était en contradiction avec mon vécu et mes valeurs, j'ai réalisé que je n'étais pas à ma place. J'ai donc pris la décision d'arrêter dès que j'ai eu la chance de décrocher un job dans le monde du spectacle.» En prospectant les possibilités de formations, il découvre un CFC proposé depuis 2011 à La Manufacture. «La Haute école des arts de la scène à Lausanne forme à différentes techniques, dont la sonorisation, l'éclairage et la fabrication de décors parmi tant d'autres comme la vidéo, les effets spéciaux, l'électricité ou la logistique. Cette large palette de compétences contribue à rendre ce métier passionnant», explique-t-il. Thomas débute son apprentissage au Théâtre du Crochetan à Monthey en 2020 avec une pause forcée due au Covid. «Durant cette période, j'ai malgré tout pu prendre part à un pôle de formation organisé par GC-Tech Sàrl. Cette super expérience au contact d'autres techniscénistes m'a conforté dans mon choix!»

Au service du texte

Si Thomas est au service du public et des artistes, il travaille avant tout au profit du texte. «Notre mission consiste à ce que le spectacle se déroule sans accroc! Il y a beaucoup à gérer et même si chacun sait ce qu'il a à faire, la pression est omniprésente. Comme pour les artistes, le trac fait partie de notre quotidien. Mais ce stress est positif, il nous pousse à toujours faire mieux!» Un métier de passion donc avec des horaires de soir et de nuit, où l'on ne compte pas ses heures, mais qui offre en retour la possibilité de voyager, au propre comme au figuré. «C'est une profession en perpétuel mouvement, faite de beaucoup de rencontres, à chaque fois, emplies d'enseignement. C'est aussi un domaine qui ne cesse d'évoluer pour s'adapter aux innovations technologiques. Bref, un métier où l'on ne s'ennuie jamais et qui requiert de nom-

breuses aptitudes artisanales ainsi que sociales». Le jeune diplômé s'apprête d'ailleurs à partir pour un stage de cinq mois dans un théâtre de Bangalore en Inde. «Après, on verra. Il y a toujours la possibilité de poursuivre par un Brevet fédéral pour se spécialiser dans un domaine.»

Quelques pistes

Pour intégrer ce CFC, il faut avoir terminé l'école obligatoire et obtenu un contrat d'apprentissage auprès d'une entreprise agréée. «Avant de s'engager, il faut évidemment être attiré par le monde du spectacle et de la culture, aimer la technique et travailler en équipe avec des horaires irréguliers, tout en pouvant faire preuve d'autonomie.» Thomas se réjouit déjà des nombreuses perspectives qui s'offrent à lui: «Les débouchés sont énormes dans ce domaine en manque permanent de techniscénistes.»

INFOS: Association romande technique organisation spectacle (artos) - www.artos-net.ch

«Les débouchés sont énormes dans ce domaine en manque permanent de techniscénistes.»

THOMAS JOSS

Un métier plein d'avenir selon Thomas Joss, pour les jeunes qui aiment briller dans les coulisses de la scène. © LE NOUVELLISTE





«J'ai un lien particulier au côté poétique de la création lumières.»

Quentin Brichet, régisseur général au Théâtre de Vidy

Aux abords du plateau, les coulisses fourmillent. Souvent vêtus de noir, les techniciennes et techniciens du spectacle montent et bougent les décors, braquent les projecteurs, manient les consoles du son, activent la machinerie et assurent les captations vidéo. Artisan·es et artisans de l'ombre, ces couteaux suisses de la technique pratiquent plusieurs métiers en un. Depuis dix ans, cette polyvalence est attestée

par un certificat de capacité (CFC) mis sur pied par Artos (Association romande technique organisation spectacle) et son pendant alémanique, l'association SVTB-ASTT. Reconnu, le métier est désormais clairement identifié: les professionnelles et professionnels sont des techniscénistes. Quentin Brichet, aujourd'hui régisseur général au Théâtre de Vidy, a décroché son diplôme en 2016. Ado, il rêvait de fouler les planches en tant que comé-

dien. «Je monte sur scène depuis l'âge de 7 ans, j'ai fait de la magie puis du théâtre au Collège. J'ai donc commencé le Conservatoire de Genève... mais ça ne m'a pas du tout plu». Il se met alors à prospecter dans la ribambelle de métiers des arts vivants (lire pp. 43 à 45) et découvre la formation de techniscéniste. Pendant quatre ans, il explore toutes les facettes d'un métier de plus en plus complexe, qui se métamorphose au gré des innovations

technologiques.

«Ils sont overbookés»

«Auparavant, les techniciens se formaient sur le tas ou venaient d'autres métiers. Ils étaient électriciens, menuisiers ou électroniciens, explique Carmen Bender, technicienne du spectacle et secrétaire générale d'Artos. Désormais, le métier est reconnu et le CFC est de plus en plus demandé par les institutions.» La formation repose sur trois piliers: l'appren-

24 heures

tissage en entreprise, les cours théoriques et de culture générale (donnés à La Manufacture, Haute École des arts de la scène à Lausanne) et les cours inter-entreprises. Actuellement, 52 apprentis découvrent les ficelles du métier - dont près d'un tiers de femmes. Certains se spécialisent en suivant des formations continues et en passant des brevets fédéraux.

Dotés de compétences pointues, les techniscénistes sont très prisés sur le marché du travail. «Aujourd'hui, il est très compliqué de trouver un technicien certifié. Ils sont overbookés!» se réjouit Claude Parrat, responsable de la formation à La Manufacture. Technicienne free-lance, Sophia Meyer confirme: «Je n'ai pas eu besoin de passer des appels pour trouver du travail. C'est valorisant pour nous», confie la jeune femme, diplômée en 2019 après sa formation à l'Opéra de Lausanne. «Comme ils savent tout faire, ils sont aptes à trouver la solution dans tous les domaines aussi variés que la métallurgie, l'électricité ou le travail en hauteur.»

Ce métier polymorphe implique une armada de pratiques composites mais aussi de risques (chutes, blessures, décharges électriques). «Le CFC a permis de combler une lacune importante, celle de la sécurité. Il était essentiel de former les techniciens afin de réduire le nombre d'accidents», souligne Claude Parrat. Désormais, ils sont équipés et connaissent les dangers potentiels.»

Éclairer une boîte noire

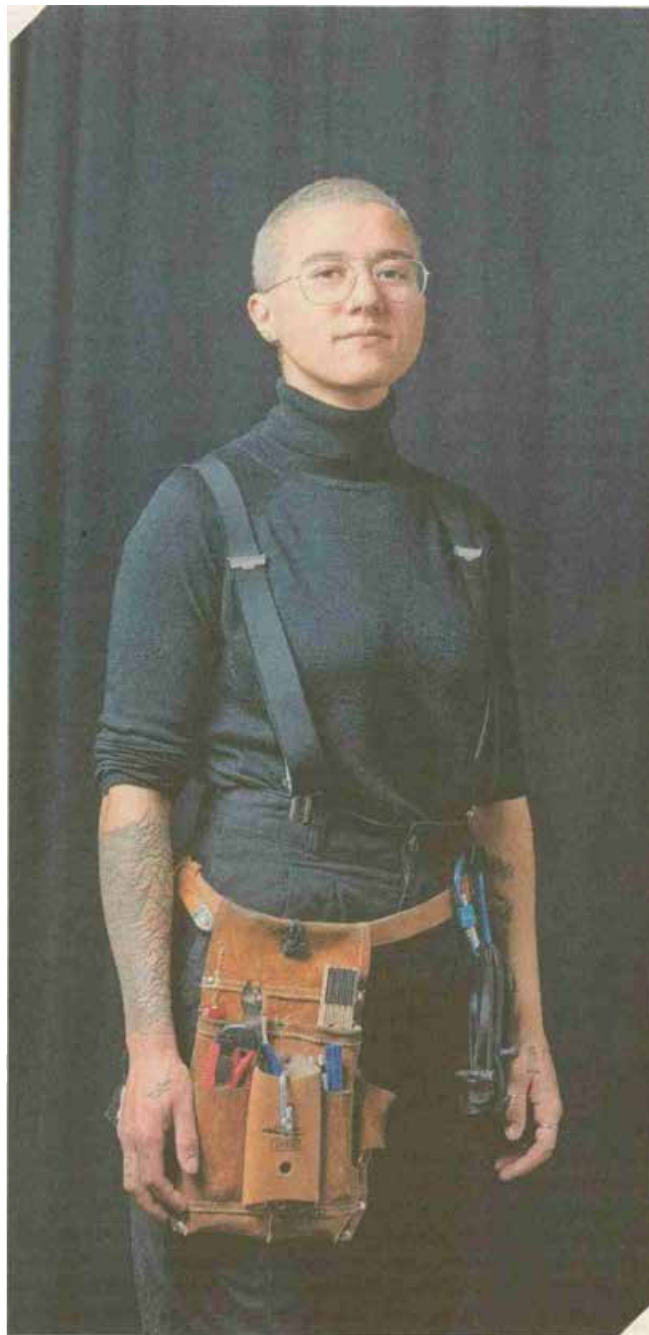
Parmi toutes les cordes (attention à ne pas prononcer ce mot sur scène, ça porte la poisse) à leur arc, les techniscénistes ont en souvent une qui frémisse davantage que les autres. Quentin

Brichet cultive sa créativité lorsqu'il pare un spectacle d'éclairages. «J'ai un lien particulier au côté poétique de la création lumières. Le son me parle beaucoup moins.» L'art de la lumière a aussi cueilli Sophia Meyer. «J'aime l'idée de pouvoir éclairer une boîte noire comme on le souhaite. Je la vois comme une peinture que l'on réaliserait live. D'ailleurs, à l'opéra, on parle de tableaux scéniques.» La technicienne enchaîne les contrats et diversifie ses activités. «J'ai beaucoup travaillé dans le théâtre, mais je commence à faire les lumières de concerts. Dans ce métier, il y a mille voies possibles!»

Natacha Rossel

«J'aime l'idée de pouvoir éclairer une boîte noire comme on le souhaite.»

Sophia Meyer,
techniscéniste free-lance



Formation

Les techniscénistes certifiés sont déjà très convoités

Née il y a quatre ans, la formation a vu ses premiers apprentis recevoir leur CFC en juillet dernier

Sécurité lacunaire, salaires non conventionnés, retraite partiellement assurée, dans le milieu du spectacle, les techniciens - comme ils sont appelés communément - n'avaient, semble-t-il, pas la vie rose. Formés sur le tas, ils finissaient leur carrière «le dos en ruine et les genoux en coton». Le tableau est sans doute excessif, mais brossé ainsi il explique pourquoi Artos (Association romande technique organisation spectacle) a mis en place en 2011 une formation en quatre ans qui répond, d'une part, à «l'évolution, notamment technologique, des arts de la scène et de la programmation culturelle» et, d'autre part, «permet de prévenir les accidents encore trop nombreux», explique Claude Parrat, responsable de la filière techniscéniste CFC de la Manufacture (Haute Ecole de théâtre de Suisse romande - HETSR). Depuis sa mise en place, 46 apprentis suivent le cursus en Suisse romande dans 22 lieux de représentation - dont le Théâtre de Vidy et le DI, et 23 entreprises - dont la RTS.

Généraliste et polyvalente

Au terme de celui-là, les techniscénistes* sont aptes à assurer tant l'éclairage que la sécurité, l'enregistrement et la projection vidéo, la sonorisation, la construction de décors ou l'installation de la scène. Ils ont, en outre, de bonnes notions en effets spéciaux. On le voit, la formation est généraliste et polyvalente. Validée par la Confédération, elle conduit à un certificat fédéral de capacité.

Le 3 juillet dernier, ils étaient neuf Romands à le recevoir pour la première fois. Nidea Henriquez, 25 ans, est du nombre. A peine son apprentissage terminé au Petit Théâtre de Lausanne et son CFC en poche, la jeune femme travaillera pratiquement toute la saison 2015-2016 qui a débuté en août. «Entre mandats de trois jours à une semaine, création lumières pendant trois semaines en septembre en Valais et Petit Théâtre cet hiver, ma saison est presque faite», raconte



Les techniscénistes doivent accepter de travailler dans des conditions parfois acrobatiques. DR

celle qui ne recherche «pas forcément» un poste fixe pour l'instant: «J'ai envie de travailler pour différentes compagnies, sur différents projets à différents endroits. C'est enrichissant et ça me permet d'agrandir mon carnet d'adresses, de tester de nouvelles choses, de me perfectionner et de faire des rencontres.»

Il n'empêche que la demande pour ces nouveaux diplômés semble bien être là, ce que confirme Claude Parrat: «Nos neuf techniscénistes diplômés ont tous trouvé un job, certains ont même pu choisir entre trois postes. Idem pour ceux de 3^e année, déjà courtisés. Non seulement il y a une demande, mais elle va aller en augmentant car cette formation répond à un vrai besoin de la profession.» Claude Parrat ajoute: «Certes, c'est une formation initiale au cours de laquelle l'apprenti touche à beaucoup de matières. Et, oui, pour être un bon éclairagiste ou un bon son-dier, il faut de l'expérience, de la boueille, avoir quelques années de pratique. Mais nos diplômés ont des bases solides dans tous ces domaines, ce qui leur permettra par la suite de se spécialiser dans leur branche de prédilection.» Celle de Nidea Henriquez, c'est la lumière. «Ça ne me gêne pas

du tout d'être une exécutante, de travailler sur le plateau, mais ce que je vise à terme, c'est la création lumière. Créer, tout simplement. Plus tard, j'aimerais aussi faire de la mise en scène.»

Costauds en maths

Si la formation est ouverte à tout le monde, Claude Parrat préfère que le futur apprenti ait déjà 18 ans (pour les horaires de nuit et de week-end), ait un peu roulé sa bosse, possède quelques bonnes notions de sciences et soit bon en maths (en lumières, sonorisation et construction de décors, ça

aide). Au nombre des qualités à avoir, il faut bien évidemment aimer le changement, être flexible et polyvalent et, ajoute Nidea Henriquez, «accepter les horaires, être d'accord de travailler avec beaucoup de monde, que ce soit parfois difficile et, surtout, se mettre au service du spectacle, d'une pensée artistique, d'un public et/ou d'un metteur en scène. S'effacer derrière son métier qui doit être une passion», explique-t-elle enthousiaste.

*Le terme de technicien n'est pas autorisé pour une formation initiale <http://www.artos-net.ch/cfc-technisceniste> **Patrizia Rodio**

PUBLICITÉ

Formation diplômante et à distance !

Prochains débuts de cours

- 16.11 Certificat HRSE Assistant en Gestion du Personnel
- 18.01 Certificat MarKom/Généraliste en Marketing
- 18.01 Brevet Fédéral Spécialiste en Marketing
- 01.02 Brevet Fédéral Spécialiste en Vente
- 22.02 Brevet Fédéral Spécialiste en Ressources Humaines

SAMEDI 21 SEPTEMBRE 2013

Les rendez-vous de l'emploi

27 offres

LE DEBUT D'UNE NOUVELLE VIE !
jobwatch.ch



JOB WATCH
LE PORTAIL HORLOGER DE L'EMPLOI

Chaque samedi
Trouvez le job de
votre
quotidien



www.journaldujura.ch

Paraît chaque mercredi et samedi

SPÉCIAL APPRENTISSAGE



SPECTACLES Rencontre avec un apprenti techniscéniste, métier qui se pratique dans les salles de théâtre et d'opéra, les festivals ou encore l'événementiel

Il travaille dans les coulisses, au sens propre du terme

SANDRA HILDEBRANDT

Agé de 22 ans, Bastien Aubert est depuis deux ans apprenti techniscéniste au théâtre du Passage, à Neuchâtel. Après avoir entendu parler de cette formation, il s'est inscrit sans trop savoir à quoi s'attendre. «On ne voit jamais tout ce qui se passe en coulisses, tout le travail et le personnel que ça demande. Quand j'ai cherché ma place d'apprentissage, je ne connaissais que peu le milieu du théâtre», se souvient-il. «Désormais, je l'adore.»

Vieille de deux ans seulement, la formation répond à un manque dont souffre le pays. «En Suisse, le métier s'apprenait sur le tas», explique Nicolas Berseth, responsable de la formation professionnelle à la Manufacture, la Haute Ecole de théâtre de

Les exigences élevées de la formation ne font pas peur. Pour Bastien Aubert, elles constituent même un atout. «Les cours sont très poussés et très complets, cela nous permet d'être polyvalents», observe-t-il. «Nous acquérons une base dans de nombreux domaines relatifs au monde du spectacle.» Un grand avantage en termes d'employabilité, puisque la Suisse a peu de grandes structures. «Il est plus viable pour les petites entreprises culturelles que les employés sachent tout faire», observe Nicolas Berseth.

Si Bastien Aubert n'a pas encore choisi le domaine dans lequel il se lancera une fois son apprentissage terminé, il reconnaît que les possibilités sont vastes: événementiel, festivals, théâtres ou opéras. A cela s'ajoutent aussi les possibilités d'emplois temporaires. «On fait énormément de rencontres avec des gens géniaux. Ça ouvre des portes.»

Souvent dans le stress

Malgré l'ambiance très agréable, due en grande partie à la collaboration qui règne sur le lieu de travail, il y a de fortes exigences. Les délais sont courts et le travail se fait souvent dans le stress. «C'est un métier rude, physiquement et mentalement», explique le jeune Neuchâtelois, qui recommande d'avoir 18 ans pour entreprendre cet apprentissage. «Les horaires sont irréguliers, il faut parfois travailler la nuit, et souvent se déplacer.»

Nicolas Berseth confirme en indiquant que certains jeunes sous-estiment la difficulté de la profession: «Il faut avoir des nerfs solides. C'est très intense». Mais cela constitue parfois aussi un défi: «Avec ce métier, niveau instabilité, je suis servi!», atteste Bastien Aubert. «J'ai découvert un milieu que j'aime et qui me convient parfaitement. Je ne pensais pas qu'à 22 ans j'aurais trouvé un métier que je suis heureux d'exercer.»

Entreprises formatrices dans la région (en juin 2013): Eclipse à Bienne, CG-Tech à Reconviiler, Arc en scènes à La Chaux-de-Fonds, Soundpatch à Neuchâtel et le théâtre du Passage à Neuchâtel.



Bastien Aubert dans les coulisses du théâtre du Passage, à Neuchâtel. «Je ne pensais pas qu'à 22 ans, j'aurais trouvé un métier que je suis heureux d'exercer.» DAVID MARCHON

 On fait énormément de rencontres avec des gens géniaux.»



BASTIEN AUBERT
APPRENTI
TECHNISCÉNISTE

Suisse romande. «On était alors menuisier, ébéniste ou électricien.» Si un brevet fédéral existait déjà dans le domaine, un enseignement plus général pour les jeunes qui finissent l'école faisait défaut.

Exigences élevées

Bastien Aubert a été l'un des premiers. Lorsqu'il a commencé ses cours en 2011, la première volée n'était constituée que de treize apprentis. L'année suivante, le succès était déjà au rendez-vous: presque le double de jeunes s'étaient inscrits.

De nombreuses compétences sont requises

La formation fédérale de techniscéniste, qui conduit à un certificat fédéral de capacité (CFC), dure quatre ans en raison «du nombre important de domaines de compétences définis pour cette profession», selon Thomas Jäggi, secrétaire général d'Artos, Association romande technique organisation spectacle. Elle est organisée en mode dual: en entreprise et en école – à la Manufacture (Haute Ecole de théâtre de Suisse romande), à Lausanne, pour les apprentis romands, afin de permettre un lien privilégié avec le monde du spectacle.

Les principales branches théoriques

enseignées sont la machinerie et les techniques de construction scénique, l'éclairage et l'électricité, la sonorisation et la prise de son, la vidéo et l'intégration de médias, la sécurité et les effets spéciaux. Si cette dernière branche peut surprendre, elle occupe une place importante dans le programme: «Nous familiarisons les élèves aux fumigènes, au feu, ainsi qu'aux lasers», explique Nicolas Berseth, responsable de la formation professionnelle à la Manufacture. «Technicien d'effets spéciaux est un autre métier, mais nous leur montrons ce qui existe et qui doit l'effectuer.»

Pour les manières enseignées, l'école collabore avec d'autres établissements, par exemple le Centre de formation aux métiers du son et de l'audiovisuel pour ce qui touche à la sonorisation. A ces domaines s'ajoutent les branches d'enseignement général.

Durant les deux premières années de la formation, les cours professionnels occupent deux jours de la semaine, puis une seule journée durant le reste du cursus. Sept cours interentreprises de quatre à six jours sont aussi mis sur pied par Artos, répartis pendant les quatre ans.

Diplôme pour les techniciens

LAUSANNE La formation initiale manquait. La première volée vient de recevoir son CFC.

BERTRAND FAVRE (TEXTES ET PHOTOS)
info@lacote.ch

Ils travaillent dans l'ombre et fabriquent du rêve: ce sont les techniciens de scène qui, derrière les rideaux, en régie ou dans les coulisses, mettent tout en œuvre pour la bonne marche du spectacle et le plaisir du public. Depuis 2011 seulement, ce boulot mystérieux porte le nom de technicien. Désormais, on peut l'apprendre officiellement: quatre ans d'un apprentissage extrêmement dense où l'on touche à la lumière, au son, aux effets spéciaux, à la scène, bref à

toute la technique du spectacle, avec à la clé un CFC. La première volée de techniciens romands vient de recevoir son certificat. Deux femmes et sept hommes sont désormais officiellement habilités à assurer aussi bien l'éclairage, les effets spéciaux, la sécurité, l'enregistrement et la projection vidéo que la sonorisation, la construction de décor et l'installation de scène.

Formation duale: pratique et théorique

«Avant, on se formait sur le tas, on était technicien du spectacle. Un apport théorique et pratique manquait dans ce domaine pour que la profession soit reconnue. Aujourd'hui, l'appellation de technicien ne s'applique plus à une formation de base. On se

forme donc en tant que technicien et l'on peut ensuite se perfectionner afin d'obtenir un brevet fédéral de technicien du son ou du spectacle», explique Thomas Jäggi, chargé des formations techniques chez Artos (Association romande technique organisation spectacle).

Des cours à la Manufacture à Lausanne

Conçue en mode dual, la formation pratique s'acquiert au sein d'une entreprise formatrice (théâtre ou prestataire de service dans le domaine de l'événementiel), alors que l'enseignement théorique se donne à raison d'un ou deux jours par semaine à la Haute école de théâtre de Suisse romande (HETSR) de Lausanne: la Manufacture.

Des cours interentreprises, organisés par Artos sous forme de modules, complètent la formation: «C'est l'occasion d'aborder un thème de façon rigoureuse, sous l'angle des bonnes pratiques», souligne Thomas Jäggi, visiblement très satisfait de cette première volée qui a fait preuve de beaucoup de résilience. «Les élèves ont beaucoup appris en raison du dynamisme et de l'enthousiasme des formateurs qui voulaient presque, en quatre ans, leur inculquer vingt ans de pratique!», plaisante-t-il.

Depuis la mise en place de ce nouvel apprentissage, 46 étudiants de Suisse romande suivent ce cursus, dont trois qui habitent la région de La Côte. ●

NYON

De l'expérience à 20 ans



Bryan Mouchet travaille au Grand Théâtre à Genève.

Le Nyonnais Bryan Mouchet va commencer sa quatrième année d'apprentissage. Malgré son jeune âge, 20 ans, il compte déjà plusieurs années d'expérience dans la technique. Alors qu'il était encore écolier, il collaborait déjà à différents projets artistiques et prêtait main-forte à plusieurs troupes de théâtre amateur.

Outre son travail régulier au Grand Théâtre de Genève, il multiplie les stages et apprécie la variété des tâches qui lui sont confiées, passant de l'opéra à la comédie, de l'événementiel au festival musical: «J'aime ce métier, il me

passionne. Les horaires sont parfois particuliers, mais je le savais et cela ne me gêne pas. C'est un univers créatif: il faut concevoir des effets spéciaux et des accessoires; on touche aussi à l'électronique. La formation, plutôt large, nous demande beaucoup de connaissances à emmagasiner. C'est toutefois difficile d'être un spécialiste dans tous les domaines comme le souhaiteraient nos professeurs qui, parfois, nous prennent pour des ingénieurs», sourit-il.

Au terme de son apprentissage, Bryan compte bien encore étoffer ses expériences et se spécialiser. ●

GENOLIER

Deux femmes dans la volée

Amandine Thibaud, 22 ans, vient de Genolier. «Je n'avais jamais travaillé dans le domaine du théâtre; j'ai plongé dedans en cherchant ma voie. Je ne me voyais pas derrière un bureau, il fallait que ça bouge! J'ai effectué un stage au Théâtre du Grütli à Genève qui m'a beaucoup plu et j'y suis restée. J'aime la variété de ce travail qui me permet de voir beaucoup de choses et de rencontrer plein de gens. J'ai été très bien accueillie en tant que fille dans l'équipe. Nous ne sommes pas nombreuses dans le métier, mais j'ai reçu des retours très

positifs. Je fais toutes sortes de travaux: du montage au démontage de la scène, en passant par l'entretien du matériel. Je pratique même la soudure. C'est toutefois à la lumière que je me sens le plus à l'aise. Au niveau des cours, ça va, mais nous ne sommes que 2 filles sur 16 élèves dans ma classe. Nos camarades nous chambrent un peu, mais ils sont sympatiques», rigole Amandine qui espère, au terme de son apprentissage dans une année, pouvoir voyager un peu et mettre ses compétences au profit de structures étrangères. ●



Amandine Thibaud œuvre dans un métier où les femmes sont rares.

Travail de patience avant la place de stage

Edouard Hugli, de Morges, a travaillé pendant trois ans dans le milieu du théâtre en sortant de l'école obligatoire. Tel un stagiaire, il accompagnait un indépendant qui construisait des décors et travaillait dans la création lumière. Peu à peu, Edouard s'est constitué un réseau dans le milieu lui permettant d'être embauché comme auxiliaire dans plusieurs théâtres de Suisse romande: «Durant ces trois ans, j'ai cherché une place d'apprentissage; les conditions se sont assouplies au-



Edouard Hugli a trouvé une place au théâtre de l'Arsenic à Lausanne.

jourd'hui, mais c'était difficile à l'époque de se faire engager en étant mineur. Finalement, l'année dernière, le théâtre de l'Arsenic, à Lausanne, m'a permis de concrétiser mon souhait. A vingt ans, je viens donc de terminer ma première année d'apprentissage. Cela se passe très bien et j'apprends beaucoup de choses. Je connaissais un peu la pratique, mais pas la théorie.» Pour lui, l'idéal dans le futur serait de travailler à temps partiel dans un théâtre, en complétant ses horaires comme indépendant. ●

PUBLICITÉ

École de RYTHMIQUE-SOLFÈGE JAKUES-DALCROZE
Rue de la Colomblère 29
1260 Nyon

- RYTHMIQUE PARENT-ENFANT (dès 2 ans ½)
- RYTHMIQUE (de 3 ans ½ à jeunes adultes)
- RYTHMIQUE EXPRESSION THÉÂTRALE (de 6 à 11 ans)
- RYTHMIQUE SENIORS (dès 60 ans)
- SOLFÈGE-RYTHMIQUE (dès 6 ans - 5 années élémentaires)
- FLÛTES DE BAMBOU (la construire, apprendre à en jouer)
- DANSE MODERNE (enfants, ados, jeunes adultes)
- CLAQUETTES TAPPHONICS (tous niveaux, de 7 ans à adultes)

Renseignements: 022 840 10 22
www.rhythmique-nyon.ch

Français, Allemand, Anglais, Espagnol, Italien, Russe

Cours privés
En petits groupes (max. 6 pers.)
En entreprise
Cours de préparation à la naturalisation

Déclic
Déclic-Ecole de langues
Rue du Borgeaud 4
1196 Gländ

022 364 28 35
www.ecole-declic.ch
info@ecole-declic.ch

ATELIER D'EXPRESSION L'ORÉE
Peinture (acrylique, collages, etc...)
& Ecriture

Petits groupes, journée et soir

Adresse: Ch. du Couchant 4, Morges
Infos: +41 79 274 17 39
Mail: france.degoumoens@bluewin.ch



Techniscéniste, un métier de l'ombre

APPRENTISSAGE • *Les métiers techniques de la scène sont reconnus par un CFC, initié il y a quatre ans. La formation a lieu en mode dual. Le témoignage de David da Cruz, formé à Nuithonie, à Villars-sur-Glâne.*

ELISABETH HAAS

Quand il s'agit de faire du feu sur scène, c'est de son ressort. Il règle les lumières, le son, les projections vidéo. Les pieds dans les câbles et les mains sur des claviers numériques: on l'appelle le techniscéniste. Depuis quatre ans existe un CFC qui forme et reconnaît les professionnels actifs dans l'ombre: leur nom ne figure jamais au générique des pièces de théâtre. Les techniscénistes montent et démontent les décors, gèrent la régie, exploitent le matériel technique, créent des effets spéciaux. Une première volée de neuf professionnels, dont fait partie le Fribourgeois David da Cruz, vient d'être diplômée. Vingt et un nouveaux apprentis ont rejoint la filière cet automne, 55 sont actuellement en formation en Suisse romande, dont onze femmes, détaille Claude Parrat, responsable de la filière techniscéniste CFC au sein de La Manufacture, la Haute Ecole de théâtre de Suisse romande.

Avant la mise en place de cet apprentissage de quatre ans en mode dual, les techniciens actifs dans les théâtres ou l'événementiel se formaient sur le tas. «Cette formation de techniscéniste est une reconnaissance, approuve Alain Menétrey. Avant, ce n'était pas un métier.» Le directeur technique de Nuithonie, à Villars-sur-Glâne, a été le maître d'apprentissage de David da Cruz. Il a accepté ce rôle parce que son apprenti, 32 ans aujourd'hui, avait déjà une expérience préalable des coulisses. «J'ai travaillé au Théâtre des Osses en tant qu'auto-didacte. Nuithonie m'avait déjà engagé en freelance», raconte David da Cruz, qui a profité de l'ouverture de cette filière pour faire reconnaître et élargir ses compétences.

Horaires très irréguliers

Passionné, il savait déjà les contraintes d'horaires très irréguliers, les longues journées, les soirées, les week-ends. Il aimait le caractère créa-

tif du métier. Mais c'est moins les artistes que le public qui le portent: «Ce qui m'attire, c'est réaliser des choses pour le plaisir des autres, pour voir des gens heureux à la fin du spectacle. Depuis toujours, David da Cruz aime aussi «bidouiller, démonter des machines, tirer des câbles, la vidéo, la photo, le côté touche-à-tout, parfois un peu bricole», énumère-t-il. Mais la qualité première d'un techniscéniste pour lui est la curiosité. Alain Menétrey nomme aussi le répondant, l'esprit d'initiative, l'autonomie.



«Le CFC est une reconnaissance. Avant ce n'était pas un métier»

ALAIN MENÉTREY

Le techniscéniste est un généraliste de la technique scénique: à lui de multiplier les expériences pour élargir son champ d'activité. Au sein de la Fondation Equilibre-Nuithonie, qui administre deux théâtres institutionnels, les apprentis ont l'occasion de suivre des stages dans des entreprises actives dans l'événementiel: ils voient de plus près comment créer des structures de toutes pièces, apprennent à imaginer des projets sur le plan administratif, ce qui implique de faire des offres, tenir un budget, gérer une équipe, se préoccuper de la sécurité du public. «Le CFC ouvre des portes, résume David da Cruz, il offre un éventail très large. Mais il faut toujours avoir le désir de continuer à se former seul. Les techniques changent constamment, il faut rester au courant des évolutions.»

Depuis l'été et la remise des diplômes, le professionnel travaille en tant que freelance. Il a été chef de projet pour une entreprise de Lausanne, continue de travailler pour des théâtres (il a notamment fait partie de

l'équipe technique qui a permis l'accueil du Béjart Ballet Lausanne à la Salle CO2 de La Tour-de-Trême), ou pour des compagnies indépendantes. Les postes stables et fixes sont rares dans ce métier. Les récents diplômés ont tous gardé une certaine part de liberté, pour «choisir des mandats dans leur domaine de compétences préféré ou pour créer soit en technique soit en artistique des pièces qu'ils ont à cœur», indique Claude Parrat. David da Cruz dit lui-même être «encore en phase d'exploration», avoir envie d'ap-

prendre, ne pas vouloir se fixer. La durée des mandats qui lui sont confiés peut être très variable. Son agenda est bien rempli par un projet qui le tiendra en haleine les six prochains mois, en attendant d'être lui-même à la tête d'une équipe technique, avec tout ce que ce rôle implique de doigté et de compétences sociales.

Avoir la flamme

Il ne s'inquiète donc pas de l'avenir: les demandes ne manquent pas. Mais pour gagner correctement sa vie en tant que freelance, il botte en touche. Il faut avoir la flamme, est conscient le professionnel. A l'image de tous les métiers de scène. Les fiches d'information sur l'apprentissage conseillent d'ailleurs d'attendre la majorité de 18 ans avant de se lancer. Valentin Savio, le nouvel apprenti de Nuithonie, en deuxième année, a une première formation d'électricien. Dans les perspectives de perfectionnement on trouve le brevet fédéral de technicien du spectacle et de technicien du son. Il est aussi possible de poursuivre sa formation à l'étranger. I

> Possibilités de s'informer sur le CFC de techniscéniste: www.hetsr.ch (qui est le site de l'école professionnelle, La Manufacture), www.artos-net.ch et www.orientation.ch



David da Cruz, techniscéniste (devant), et Valentin Savio, apprenti de 2^e année. ALAIN WICHT

APPUI SCOLAIRE

Apprendre, une question de confiance en soi

ELISABETH HAAS

Trois ans que Mélanie Cotting et Quentin Bays accompagnent des enfants de l'école obligatoire au cours d'ateliers d'appui scolaire. Leur expérience leur a fait privilégier la forme du jeu pour animer ces ateliers. L'appui scolaire que les deux enseignants offrent ne relève pas des matières enseignées à l'école. Ils n'entendent pas combler les lacunes de conjugaison ou d'algèbre, mais interviennent au niveau de «l'attitude face à l'école, de la motivation, la concentration, l'autonomie dans l'apprentissage». Leur jeu s'intitule «Cap sur la confiance»: pour eux, une bonne part de la réussite scolaire tient de la confiance en soi.

«Nous avons créé ce jeu pour avoir un support pédagogique ludique pour pouvoir travailler avec les enfants. C'est une évidence de travailler sous forme de jeu. Les enfants apprennent en jouant», estiment Mélanie Cotting et Quentin Bays, qui ont été actifs tous deux durant plusieurs années au sein de l'école publique fribourgeoise avant de fonder leur entreprise, Paho Formation. «Nous ne voulons pas

qu'ils aient l'impression, en arrivant chez nous, de revenir à l'école. D'autant que les enfants ont été inscrits par leurs parents et n'ont pas choisi eux-mêmes de participer aux ateliers.»

Ainsi «Cap sur la confiance» est conçu comme une chasse au trésor. Les enfants ont pour mission de récolter suffisamment d'«étoiles d'expérience» pour pouvoir au terme de l'atelier ouvrir un coffre aux trésors. Ils gagnent ces étoiles en tirant des cartes à tour de rôle, qui les invitent à passer des étapes, dans l'idée de mener leur bateau à bon port, sans être engloutis par les vagues.

A la première étape, les enfants doivent «choisir une destination». A l'aide de cartes à l'image d'un phare ou d'une lanterne, ils formulent leur objectif et répondent à des questions destinées à mieux se comprendre eux-mêmes et à mieux comprendre leur rapport à l'école. Les cartes leur demandent de mettre leurs propres mots sur leur motivation à suivre l'atelier, par exemple faire des meilleures



Quentin Bays et Mélanie Cotting, enseignants. SOPHIE ROBERT-NICOUD

notes aux évaluations, rester concentré, s'améliorer en maths. La deuxième étape est représentée par une ancre. Il s'agit de tout ce qui empêche les enfants de réussir, donc d'atteindre leur destination: par exemple le bruit qui agace, le stress ressenti lors des évaluations, ou des pensées telles que «je suis nul en maths, je ne vais pas y arriver». Pour Mélanie Cotting et Quentin Bays, des émotions négatives peuvent

bloquer l'apprentissage: ils estiment nécessaire de travailler à renverser les images «affreuses» que certains enfants se font d'eux-mêmes ou à les aider à évacuer le stress par exemple.

La troisième étape symbolisée par un gouvernail s'intitule «apprendre à naviguer»: les cartes proposent des énigmes à résoudre, des problèmes de maths à calculer, des défis à réaliser,

comme des exercices de mémorisation, ou encore d'assimiler des stratégies d'apprentissage, telles que la gestion mentale. Des cartes offrent encore le profil d'un pirate, «voleur d'idées»: à tour de rôle les participants de l'atelier se mettent à la place de l'enfant qui a tiré la carte et lui disent ce qu'ils feraient à sa place. Ils se donnent des idées, qui peuvent être utiles à tous.

A chaque étape réussie, les enfants reçoivent des «étoiles d'expérience» qui leur ouvrent, au terme de l'atelier, le coffre aux trésors. Ce sont donc des cartes qui posent des questions, incitent à réfléchir, font avancer le bateau: ce ne sont pas directement les deux enseignants. «Nous mettons l'accent sur la confiance et l'autonomie. Les enfants sont eux-mêmes capitaines de leur bateau. Les parents, les enseignants ne peuvent pas faire avancer leur bateau à leur place», justifient Mélanie Cotting et Quentin Bays.

Cette manière ludique de travailler sur soi laisse aussi l'initiative aux enfants: «Ils peuvent

passer leur tour, ne sont pas forcés de jouer. Mais les exercices réalisés, l'avancement, les progrès sont récompensés: nous parlons de renforcement positif. Des difficultés il y en a souvent dans la vie. Après l'atelier, ils sont mieux équipés pour affronter les vagues.»

Les ateliers «Cap sur la confiance» ont lieu sur trois demi-jours à Avry-sur-Matran, le mercredi après midi, le samedi matin ou durant les vacances. Ils existent sur trois niveaux et sont destinés à des enfants âgés de 7 à 14 ans, par groupe de 8 au maximum. Paho Formation propose aussi des ateliers aux parents qui souhaitent mieux aider leur enfant, aux enseignants et aux formateurs, ainsi que du coaching individuel pour toute personne, adolescente ou adulte, en formation. Le jeu «Cap sur la confiance» est également disponible dans une version simplifiée à utiliser en famille. I

> www.paho-formation.com
> Conférences sur les ateliers «Cap sur la confiance» ce soir à 20 h à l'aula du CO de Romont ainsi que le 30 novembre à 19 h 30 à l'école primaire de Posieux.